§ III

LES FRÈRES DURANT LA FAMINE. — LE NOVICIAT EST PROVISOIREMENT TRANSFÉRÉ A PARIS. — NOUVELLES DIFFICULTÉS AVEC M. BAUDRAND
1693-1694

Tout n'était pas volontaire dans les privations que l'esprit de pauvreté faisait endurer si joyeusement aux fervents religieux de Vaugirard. Les temps étaient mauvais en 1693; depuis cinq ans déjà, la guerre de la ligue d'Augsbourg[1] pesait lourdement sur le royaume, et la gloire des armes françaises n'atténuait point la misère des populations. Dès 1692, l'insuffisance des récoltes avait ajouté la cherté des vivres à la charge déjà excessive des impôts. On avait réussi néanmoins à conjurer la famine et à prévenir le mécontentement du peuple, en édictant des lois sévères contre les accapareurs et en maintenant à 19 livres le prix du setier[2] de blé.

Mais la récolte de 1693 fut pire encore que la précédente; le blé monta subitement à 31 et à 34 livres. « Le fantôme de la misère apparut alors à tous les yeux, grossi de toutes les imaginations dont la terreur populaire est capable[3]. » Un fait navrant surexcita les esprits. A Paris, au faubourg Saint-Laurent, on trouva le cadavre mutilé d'un enfant; le bruit se répandit que les parents eux-mêmes l'avaient tué, parce qu'ils ne pouvaient plus le nourrir. A l'entrée de l'hiver, le peuple des villes et des campagnes était affolé par la perspective de la famine; les vivres étaient rares et d'un prix très élevé; les ressources étaient épuisées par les impôts; le nombre

[1] La guerre de la ligue d'Augsbourg dura depuis 1688 jusqu'à 1697. — [2] A Paris, le setier valait à peu près un hectolitre cinquante-neuf litres. — [3] GAILLARDIN, *Histoire du règne de Louis XIV*, t. V, p. 433.

des pauvres était incalculable, car, à Paris seulement, il fallait en nourrir plus de cent mille; des voleurs parcouraient les chemins et faisaient main basse sur les transports de blé ou de pain[1].

Le gouvernement royal prit d'énergiques mesures pour affaiblir le mal. Il assura la circulation des grains par la vente forcée et fixa un prix modéré dont les détenteurs de blé devaient se contenter. On pourvut au soulagement des pauvres par la distribution de petites sommes d'argent : le duc d'Orléans, dans un voyage, donna jusqu'à deux ou trois sacs de mille livres par jour[2]. Mais on s'aperçut bientôt que l'argent allait à d'effrontés séditieux plutôt qu'aux gens les plus nécessiteux, et qu'ainsi l'on payait ceux qu'il eût fallu punir. Le roi traita alors avec un entrepreneur, qui s'engagea à lui fournir chaque jour cent mille rations de pain, à deux sous la livre, pour les pauvres de Paris. Ce nouveau moyen d'assistance amena d'autres abus : les pauvres de la campagne affluèrent à Paris et devinrent un danger pour la sécurité publique; des gens aisés trafiquèrent de la charité royale, et enlevèrent la plus grande partie de ce pain à prix réduit pour le revendre à gros bénéfice. Il fallut alors que les curés et les vicaires devinssent les marchands du pain cuit au Louvre : ils connaissaient leurs paroissiens, et ils pouvaient se rendre compte de leurs besoins[3].

En province, les évêques déployèrent un grand zèle pour diminuer la misère. Bossuet rendit à son clergé de Meaux un témoignage qui mérite d'être conservé[4]. « Les ecclésiastiques font leur devoir, dit-il, et principalement les chanoines et les curés que nous avons sous notre main. Il y en a plusieurs dans ce diocèse qui, n'ayant que la portion congrue, la sacrifient pour leurs pauvres,

[1] Cf. GAILLARDIN, t. V, p. 432-450. — [2] Ibid., p. 435. — [3] Ibid., p. 436-439. — [4] Nous l'empruntons à GAILLARDIN, p. 443.

et vivent presque de rien sur leurs petites épargnes en vendant tout. »

Dans une lettre anonyme écrite au roi, Fénelon trace des misères de cette époque le plus lamentable tableau. « Vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, dit-il, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes et la campagne se dépeuplent; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti... La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision[1]... »

Cette détresse générale se fit promptement sentir à la communauté de Vaugirard. Dans une maison sans ressources, qui n'avait d'autre capital que la charité publique, la disette eût fatalement amené la ruine, si la Providence n'avait veillé sur ses humbles serviteurs. Jamais le saint fondateur ne donna de preuves plus frappantes de sa confiance en Dieu.

A l'automne de 1693, M. de la Salle comprit qu'il serait imprudent de passer l'hiver à Vaugirard. Le pays était infesté de voleurs, et, dans une maison sans défense, les Frères eussent pu être victimes de quelque mauvais coup. D'ailleurs, le Frère qui chaque jour allait à Paris chercher les vivres n'échappait que par miracle aux attaques de gens affamés. Pour sauvegarder sa communauté, le sage supérieur la transporta pour quelques mois dans la maison des Frères de la rue Princesse.

Bien long et bien dur fut pour les Frères cet hiver de 1693[2]. La faim qui se faisait si cruellement sentir au dehors ne les épargna point. Il arriva souvent qu'on manqua de pain. Lors même que les provisions étaient

[1] Cette lettre a dû être écrite vers 1694. Elle fut publiée par d'Alembert en 1787; mais son authenticité fut d'abord mise en doute. L'original a été découvert en 1825. Voir *Correspondance de Fénelon*, édition Le Clerc, 1827, t. II, p. 338. — [2] Les détails qui suivent sont empruntés à Blain, p. 333-339, et à Maillefer, p. 125-127.

épuisées, on se rendait au réfectoire à l'heure des repas : on récitait le *Benedicite*, puis les grâces, et l'on se livrait gaiement, sans avoir rompu le jeûne, à l'exercice de la récréation. Bien des fois le repas consista en un simple bouillon d'herbes. Un jour qu'ils n'attendaient rien, les Frères furent agréablement surpris de trouver sur la table un peu de pain noir, que le Frère économe, après d'actives recherches, avait sans doute reçu en aumône à la porte de quelque riche hôtel; personne n'en voulut prendre, avant que M. de la Salle en eût pris lui-même; on y toucha si peu, qu'on put ensuite en recueillir des restes.

Jamais le Saint ne parut inquiet de l'avenir. Pour ranimer le courage de ses disciples, il ne cessait de leur répéter ces paroles de l'Évangile : « Ne vous troublez pas, et ne dites pas : Qu'est-ce que nous mangerons, ou qu'est-ce que nous boirons, ou de quoi nous couvrirons-nous? C'est ainsi que parlent les païens. Mais votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. » Cette confiance absolue, les Frères la partageaient, quoiqu'elle fût mise parfois à la plus rude épreuve; car ils étaient surpris que, dans ce temps de disette extrême, leur supérieur ouvrît la main à tous ceux qui se présentaient, bien qu'il fût évident que, chez plusieurs sujets, la faim seule tenait lieu de vocation.

La situation de la communauté devint d'autant plus précaire, qu'elle se trouva bientôt frustrée des moyens d'existence sur lesquels elle comptait à bon droit. Jusque-là, elle s'était alimentée à deux sources principales : le curé de Saint-Sulpice lui donnait annuellement une allocation fixe de deux cent cinquante livres par Frère employé aux écoles; les diverses communautés du voisinage lui abandonnaient chaque jour les restes de leur table. Or la famine sévissait si cruellement, que les communautés les plus riches furent réduites à la gêne, et les déchets de leur table devinrent insignifiants. D'un autre côté, le

curé de Saint-Sulpice, obligé de suspendre le traitement des Frères, refusa de donner les 500 livres qu'il devait à M. de la Salle pour les deux maîtres de la rue du Bac[1].

M. Baudrand, curé d'une immense paroisse où fourmillaient les pauvres, ne savait, en effet, comment faire face aux nécessités pressantes de sa population. En tout temps, les bureaux de charité, au nombre de trente[2], avaient peine à soulager la multitude des pauvres entassés dans le faubourg Saint-Germain[3] : pendant la famine de 1693, la charité du curé de Saint-Sulpice se trouva impuissante à conjurer la misère. Un document du 1er décembre de cette année 1693 nous en trace le triste tableau : « La paroisse de Saint-Sulpice est remplie de tant de différentes sortes, et en si grand nombre, de pauvres honteux, qu'il n'est plus possible à M. le curé de subvenir à leurs plus pressants besoins, avec ce qu'il peut recueillir des charitez, et ce qu'il peut mesnager sur les produitz de sa cure; ainsy il voit tous les jours, avec beaucoup de douleur, périr un très grand nombre de personnes de tous asges, pour n'estre pas secourus autant que leurs nécessitez le requièrent[4]. »

Moins aidé par les riches, plus pressé par les pauvres, M. Baudrand dut économiser sur ses distributions accoutumées. D'ailleurs M. de la Salle, avec la délicatesse et la discrétion qu'il mettait dans ses relations, évita sans doute d'exposer au curé de Saint-Sulpice l'extrême misère à laquelle était réduite sa communauté. Il n'est pas croyable, en effet, que M. Baudrand, dont le cœur était grand et particulièrement incliné vers la communauté des Frères qu'il aimait, ait voulu faire sentir à M. de la Salle, par le retranchement d'un secours nécessaire, qu'il gardait des préventions et des antipathies

[1] Blain, p. 335. — [2] Simon de Doncourt, t. III, p. 151. — [3] Ibid., p. 146. — [4] Ibid., p. 154.

contre lui depuis les affaires de l'habit et du noviciat[1]. Au lieu de cette version du biographe Blain, nous admettrons comme plus vraisemblable le récit de Maillefer, d'après lequel, « M. le curé de Saint-Sulpice, ayant appris l'extrême nécessité où les Frères étaient réduits, leur fournit de l'argent et des vivres suffisants pour pouvoir se passer d'autres secours, et les mettre, par une grande économie, en état d'attendre une année plus abondante[2]. »

Voici comment la misère des Frères parvint à la connaissance de M. Baudrand[3]. Un jour que la communauté manquait de tout, même de pain, le Frère économe prit les quatre derniers sous de la maison pour acheter des légumes, et faire ensuite aux Frères un bouillon qui pût tromper leur faim. Un attroupement de pauvres attira son attention vers un hôtel où une dame distribuait du pain. Il se présenta au milieu de ces affamés. Comme il tendait la main pour recevoir une portion, son habit le fit reconnaître. « Eh quoi! lui dit la dame, la famine se fait-elle aussi sentir chez vous? M. le curé laisse-t-il dans la dernière nécessité les premiers pauvres de sa paroisse, et ceux-là même qu'il emploie pour instruire les pauvres? » Le Frère répondit naïvement qu'on manquait de tout à la rue Princesse; qu'il allait, avec les quatre derniers sous de la communauté, acheter quelques légumes pour un repas qui serait peut-être le dernier. Fort surprise de voir les Frères réduits à un tel état, la noble dame répondit : « Allez en paix, je vais y donner ordre. » Elle courut, en effet, chez M. Baudrand. Dès qu'il connut les besoins de la communauté, M. Baudrand, touché de compassion, donna une somme d'argent pour subvenir aux plus urgentes nécessités; la personne qui

[1] Blain, p. 335. Ces insinuations sont très ordinaires chez Blain. Maillefer, dans la préface de son manuscrit, les lui reproche vivement. — [2] Maillefer, p. 127. — [3] Cf. Blain, p. 336.

le sollicitait était du reste, pour lui, une si précieuse ressource, qu'il ne pouvait rien lui refuser[1].

Au mois de janvier 1694, on était au plus fort de la disette, lorsque le curé de Saint-Sulpice dut avouer qu'il avait épuisé toutes ses réserves. Nouvelle épreuve pour la communauté des Frères : Dieu laisserait-il périr son œuvre, faute d'un peu de pain? Le cœur rempli tout à la fois d'une affliction profonde et d'une confiance sans bornes, M. de la Salle se rendit à l'église, la veille de la Conversion de saint Paul, et, dans une longue et fervente oraison, il exposa à Jésus-Christ les besoins de sa famille religieuse et le conjura « de se souvenir qu'il en était le père[2] ». Après avoir prié, il se sentit pressé d'aller voir M. Baudrand. L'inspiration était du ciel; car le curé de Saint-Sulpice venait de recevoir du roi une forte somme pour le soulagement des pauvres. Dans les sentiments de joie qu'il éprouvait d'avoir en main la vie de ses chers pauvres, M. Baudrand embrassa M. de la Salle et lui donna sur-le-champ deux cents livres; quinze jours plus tard, il lui remit encore la même somme[3].

Mais la communauté était nombreuse, et le pain était fort cher. En dépit de la stricte économie qui réglait tout dans la maison, la faim se fit bientôt de nouveau sentir. M. Baudrand, pour assurer la vie des maîtres, donna ordre au boulanger de fournir le pain qui serait nécessaire. C'est ainsi que la communauté put attendre des jours meilleurs. Au printemps de l'année 1694, lorsque la misère fut moins pressante, M. de la Salle reprit avec ses chers novices le chemin de Vaugirard : son âme avait besoin de s'y reposer, dans la solitude et l'oraison, des soucis et des affaires qui l'avaient agitée durant ce terrible hiver[4].

Les préoccupations matérielles l'y suivirent néanmoins,

[1] Blain, p. 336. — [2] Ibid., p. 337. — [3] Ibid., p. 337. — [4] Ibid., p. 339.

car il eut avec M. Baudrand deux contestations qui altérèrent un instant les sympathiques relations de ces deux grands serviteurs de Dieu.

La première s'éleva au sujet des secours que le curé de Saint-Sulpice avait accordés aux Frères pendant la famine. M. Baudrand voulait les retenir sur la somme annuelle qu'il payait pour les maîtres d'école : c'eût été la ruine de la communauté. La Providence permit qu'après la récolte de 1694, lorsque l'abondance fut revenue, le curé de Saint-Sulpice reprît des sentiments de généreuse bienveillance envers les Frères[1].

Un dissentiment plus grave éclata au commencement de l'année 1695. M. Baudrand trouvait excessif le loyer de sept cents livres qu'il payait pour la maison des Frères, rue Princesse. Pour diminuer ses charges, il résolut de les transporter dans une maison de la rue Guisarde, dont le prix était notablement inférieur. Mais, tandis que M. Baudrand ne songeait qu'à alléger son budget de dépenses, M. de la Salle pensait aux besoins de sa communauté. La maison de la rue Guisarde ne convenait point à des religieux; en l'acceptant, M. de la Salle eût exposé les Frères aux plus regrettables inconvénients. Après avoir pris de judicieux conseils, il crut devoir s'opposer au désir du curé de Saint-Sulpice. Celui-ci essaya de le vaincre en le privant de ressources : il ne renouvela point le bail de la rue Princesse; il laissa même aux Frères le soin de payer le loyer de l'année précédente[2].

Dans cette impasse, l'humble supérieur recourut à ses conseillers ordinaires, MM. Tronson et Baühin, de Saint-Sulpice. Plutôt que de sacrifier les intérêts les plus chers de sa famille religieuse, il s'exposa à encourir le mécontentement de M. Baudrand, et prit à son compte le bail de la rue Princesse[3]. Il était sans argent, mais il

[1] Blain, p. 338. — [2] Ibid., p. 338. — [3] Ibid., p. 338.

espérait que Dieu, témoin de ses droites intentions, lui viendrait en aide. Cette confiance ne fut point déçue ; la Providence l'aida en effet à porter ces charges nouvelles. Aucun biographe ne nous dit d'où lui vint le secours. Peut-être faut-il placer à cette date la visite qu'il fit à l'un de ses parents qui vivait à la cour de Versailles ; le comte de la Salle, aussi frappé de ses vertus qu'ému de sa grande détresse, lui remit la somme de mille écus[1].

Vaincu encore une fois par la noble fermeté du saint instituteur, M. Baudrand taxa d'entêtement la prudente direction que M. de la Salle donnait à sa communauté. Malgré ces dissentiments, M. Baudrand aimait l'Institut des Frères et le protégeait[2].

§ IV

LA RETRAITE DE 1694. — LES VŒUX PERPÉTUELS. — ÉLECTION D'UN SUPÉRIEUR. — RÈGLE POUR LE CHOIX DES SUPÉRIEURS

1694

Les épreuves de la famine furent fécondes pour la jeune communauté des Frères. Non seulement M. de la Salle n'eut à pleurer aucune victime de la faim, mais il eut la joie de constater dans ses disciples un accroissement de ferveur et un plus grand amour de leur vocation. Il fallait bien que la grâce agît puissamment sur leurs âmes, puisque c'était au moment même où ils étaient réduits à la mendicité, que ces jeunes hommes avaient le plus vif désir de se fixer dans leur état. Par l'action pénétrante de ses exemples et de ses exhortations, leur père

[1] Nous tenons ce détail inédit de M. le duc de la Salle de Rochemaure, qui nous assure que le souvenir s'en conserve dans sa famille. — [2] Blain lui-même l'insinue, p. 355.

les avait ainsi préparés à goûter la souffrance et à aimer le dévouement, même dans la privation.

Depuis dix ans, ils ne faisaient que le vœu temporaire d'obéissance. Ce don restreint ne répondait pas à la générosité de leurs cœurs. Ils se sentirent humiliés de s'être jusque-là livrés à Dieu d'une façon si limitée, et ils conçurent le projet de se consacrer pour toujours par les trois vœux de religion. Ils s'en ouvrirent à leur supérieur : « Ne tiendrons-nous jamais à Dieu, lui dirent-ils, autrement que comme les valets du laboureur au maître qu'ils servent? Quittes au bout de l'année du service qu'ils ont promis, ils s'engagent à un autre maître à leur gré, ou bien ils renouvellent avec le premier le bail de l'année. Un pied dedans, un pied dehors la maison dans laquelle ils servent, ils sont toujours prêts à y rester ou à en sortir, selon que leur intérêt le demande. Aucun des maîtres ne peut s'assurer de leurs services au delà du terme convenu, parce qu'aucun ne possède le cœur de ces mercenaires ; or nous, ne servons-nous pas Dieu à la manière que ces valets font leurs maîtres, en nous engageant à lui pour un an, pour trois au plus, et en retrouvant notre liberté ce temps expiré? Par malheur, en la retrouvant, nous retrouvons l'ouvrière de nos dérèglements, et peut-être de notre perte. Si le sacrifice en était fait, la nécessité de persévérer dans notre saint état y fixerait immuablement nos volontés, et, en nous engageant à Dieu pour toujours, il lui attacherait nos cœurs[1]. »

Un langage si surnaturel ne pouvait que plaire à M. de la Salle ; du reste, n'étaient-ce pas ses propres sentiments, et jusqu'à ses propres paroles, qu'il retrouvait ainsi dans le cœur et sur les lèvres de ses chers disciples? Dix ans d'expérience lui avaient appris ce qu'il pouvait en attendre. Depuis lors, plusieurs sans doute avaient été

[1] Blain, p. 342.